

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 2

Artikel: Georges Haldas : "J'ai plus de projets que de jours à vivre!"
Autor: Probst, Jean-Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GEORGES HALDAS

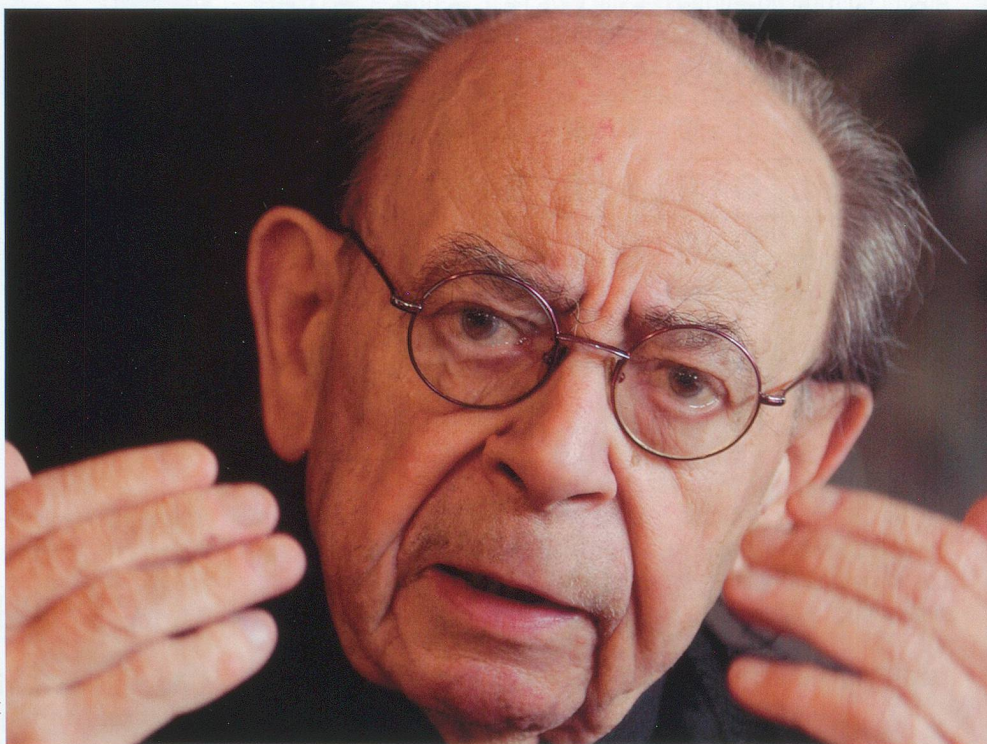
«J'ai plus de projets que de jours à vivre!»

Dans notre numéro du mois de janvier, l'écrivain Georges Haldas évoquait tour à tour la notion de l'âge, les ennuis de santé, la puissance de l'argent ou encore la sagesse et la raison. Dans la deuxième partie de l'entretien qu'il nous a accordé, il aborde des thèmes aussi essentiels que la vie éternelle, les relations entre les êtres et la réussite de son âge d'or.

A 88 ans, cet homme de réflexion demeure un exemple à suivre pour tous ses contemporains. Mais aussi pour les jeunes générations, qui trouveront dans ses écrits la simplicité, la sincérité et le bon sens qui font tant défaut de nos jours.

En conclusion, Georges Haldas effectue un retour sur ce que fut sa vie et nous fait part de son regret de devoir la quitter bientôt. Naturellement, le plus tard sera le mieux!

Philippe Dutoit



La vie éternelle

Certaines personnes affirment parfois qu'avec le grand âge, on acquiert une certaine sagesse. Or, je dis qu'il n'y a pas de sagesse, il n'y a pas de réflexion, il y a simplement quelque chose de plus important, mais qu'il est très difficile d'acquérir. On l'a ou on ne l'a pas. Face à la mort, vous avez un certain nombre de gens qui répondent avec une frivolité désarmante: «Mais ne t'en fais donc pas, tu te compliques l'existence. Après la vie, il n'y a rien du tout, c'est le néant!» Qu'en savent-ils? Qui peut me prouver qu'il y a un néant après la mort corporelle? Pas plus que nul ne peut m'apporter la preuve qu'il y a une autre vie. Je me dis toujours: attendons de voir car nous ne savons pas. De toute façon, en mourant, nous allons sauter dans l'inconnu. Il y a peut-être l'abîme du néant, qui sait, mais aussi peut-être l'abîme de Dieu, qui est

tout aussi redoutable. Pas à cause du jugement dernier, mais par le fait que Dieu reste totalement inconnu. Il n'y a aucune connaissance qui peut nous donner une lumière sur un au-delà, si cet au-delà existe.

En relisant l'Évangile de saint Jean, je suis très frappé de voir que, quand le Christ parle avec Marie de Magdala, pas une seconde, il ne lui dit ce qui se passe chez les morts où il est descendu. Rien. Pas une seconde il ne lui parle du phénomène de la résurrection qu'il a vécue. Pourquoi? Parce qu'il n'est pas venu apporter précisément la connaissance. Et s'il n'a pas apporté la connaissance, c'est que – et c'est mon point de vue – la connaissance a deux hypothèses. La première, c'est la prise de pouvoir sur les choses et la seconde, c'est qu'elle sécurise. Le Christ pense que ce n'est pas la valeur suprême. La valeur suprême n'est pas de prendre le pouvoir sur les choses ou de se sécuriser, mais, selon lui, d'avoir confiance. Qu'est-ce que c'est

que la confiance? C'est le fait de se donner entièrement à l'inconnu, sans aucune preuve. La force et la faiblesse de la science, c'est d'avoir besoin de preuve. Et la confiance n'a pas besoin de preuve, parce qu'elle est un don total de soi, un acte d'amour et aussi un acte de vaillance. Parce que vous prenez tous les risques. Vous dites: «Oui, je crois, je fais confiance à cette vie de l'au-delà, sans preuve, sans rien.» Vous sautez comme l'acrobate, sans filet. C'est ce qui faisait dire à Tchekhov cette parole magnifique: «Au fond, la foi est le signe des âmes vaillantes.»

Je ne crois ni à la sagesse, ni à la philosophie, ni à la sérénité, mais à une forme de confiance qui est une grâce. Il faut bien se dire une chose, c'est que cette confiance – et je pense à moi-même – est à l'image de toutes les dispositions psychiques que nous avons, jamais continue et homogène. Aucune de nos dispositions psychiques n'est continue et homogène. Je prends un exem-

ple. On dit parfois d'un homme: «C'est un gars courageux!» Je m'inscris en faux. Le mot courageux est un mot totalitaire, comme tous les mots. Parce qu'il est peut-être courageux à un moment donné et pas à un autre. Il est courageux dans tel domaine, mais pas dans un autre. Donc, c'est intermittent et c'est sismographique. Il y a des moments, face à la mort, quand j'y pense où j'ai effectivement une certaine confiance et d'autres moments où c'est la terreur et la panique devant l'inconnu. Qu'est-ce que je vais devenir, quelle sera mon identité, comment serai-je sans mon corps? Alors, on passe constamment du plein au creux.

C'est une question très importante, parce que cela définit notre vie intérieure, qui n'est pas homogène et continue, mais à l'image de tout ce que l'on voit autour de nous. Quand vous voyez le ciel étoilé, vous avez des points d'or condensés et d'immenses espaces entre les deux. Autre exemple: dans le désert, vous avez les longues marches arides avec risque de mort et puis les oasis qui vous régénèrent. Donc, il y a une alternance du plein et du creux. Il en va de même de la confiance, puis du doute et de la terreur. Cessons de faire référence à des éléments religieux. Si on se réfère à la physique quantique, qui m'intéresse énormément, on apprend que le vide est infiniment plus énergétique que le plein. Un mètre cube de vide est aussi énergétique que l'univers entier. Cela signifierait alors qu'il n'y a pas de néant et que ce qu'on appelle le vide est énergétique. Qui vous dit que les moments de dépression, de sécheresse, de désenchantement ne sont pas des moments où se ressource en nous des énergies qui vont revenir à la surface et nous redonner des moments de confiance?

LE BIEN ET LE MAL

«Nous vivons dans un monde de séparation. Vous êtes à un mètre de moi, le temps passe, les générations sont séparées par les mentalités et, dans ce monde de séparation, un des agents de relation fondamentale c'est la parole. C'est pour cela qu'elle est si importante. Elle nous relie. La parole ne vaut que dans un monde de l'espace-temps, car dans un monde qui serait au-delà de l'espace-temps, l'Éden, le paradis avant la chute, il n'y aurait pas besoin de parole. Quand tout est pré-

La mémoire du temps

Comme le disait Victor Hugo, la mélancolie c'est le bonheur de la tristesse. Si on a de la mélancolie et si certains événements nous font de la peine, nous émeuvent ou nous attristent, c'est qu'il y a quelque chose en nous qui ne passe pas. Car si nous n'étions nous-mêmes que fluidité, on ne ferait pas attention à ce qui passe, on serait dans le courant. J'ai parfois re-

« IL Y A EN CHACUN DE NOUS UNE PÉPITE QUI TRANSCENDE LE TEMPS ! »

cours à une image: pour voir que le fleuve coule, il faut être sur la berge qui, elle, ne coule pas. Donc, la mélancolie, avec son petit côté dépressif, est en même temps tonique, car elle nous montre qu'il y a quelque chose en nous qui ne veut pas passer. Et cela va m'amener à cette chose essentielle à laquelle je voulais en venir avec la confiance. Elle va lui donner un point d'appui fondamental qui est fourni par la mémoire.

On dit que la mémoire c'est le retour au passé. Je dis non, cela c'est une vue conventionnelle. La mémoire ce n'est pas un retour au passé. La mémoire c'est la faculté psychique que nous avons de faire que ce qui est révolu au-dehors est présent en nous. Un être cher que vous avez perdu est rayé de la surface de la terre. Il n'est

plus sur terre, mais il est en vous. La petite maison que vous avez vue durant vos promenades, quand vous étiez enfant est détruite, pourtant elle est en vous quarante ans après. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela signifie qu'il y a en chacun de nous une pépète qui transcende le temps. Par la mémoire, nous échappons au temps. Et qui dit échapper au temps dit échapper à l'espace. Mais la chose encore plus importante, c'est que cette pépète nous met en relation avec cette instance fondamentale que les uns appellent Dieu, que moi j'appelle la source, qui est créatrice du monde et qui a divers noms dans différentes religions. Yahvé, Allah, Dieu, etc.

Quelle est la particularité de cette instance fondamentale? C'est qu'elle échappe à l'espace et au temps. Ce n'est pas moi qui l'invente. Quand Moïse doit aller chercher le peuple juif en Egypte pour l'amener à Canaan et qu'il demande: «Au nom de qui vais-je lui demander de me suivre?» Yahvé lui répond: «Au nom de celui qui a été, qui est et qui sera!» C'est-à-dire une instance qui échappe au temps et à l'espace. Ezéchiel, le prophète juif, disait: «Je t'ai connu avant que le ventre de ta mère ne t'ai conçu.» Autrement dit, la petite pépète de non-espace temps qu'il y a en nous nous met en relation avec Dieu, l'instance fondamentale qui est déjà en nous. Le Christ disait aussi: «Le royaume des cieux est en vous.»

Donc je voudrais dire aux personnes âgées: ayez confiance, parce que cette pépète vous met en relation avec cette instance fondamentale. C'est une jeunesse perpétuelle, un renouvellement inouï de vie. Cela ne change pas, mais cela se renouvelle sans cesse. Vous vivez non pas de votre jeunesse, qui est passée depuis longtemps, mais de la jeunesse même de la vie, qui vous permet de supporter précisément les épreuves corporelles. La poésie, qui est l'essence même de la vie – et non pas une fuite devant la réalité – peut résumer tout ce que je viens de vous dire en quelques mots, avec le refrain magnifique d'un poème d'Apollinaire qui finit ainsi: «Vienne le temps, sonne l'heure, les jours s'en vont, je demeure...» Mon corps s'en va, mais quelque chose est là, qui demeure.

Alors voilà, tâchez de vivre avec ce qui demeure en vous. Et pour cela, il n'y a qu'une chose, c'est être en relation avec quelque chose, aimer quelque chose, admirer quelque chose, se donner à quelque chose, même avec l'âge. C'est cela qui entretient cette jeunesse dont je viens de parler.

Et nous revenons maintenant à notre propos initial, c'est la relation avec cette instance qui est la jeunesse même de la vie, par le don de soi et la confiance qui fait que la relation est la base même de notre être. C'est dans la relation que l'on s'épanouit. Pourquoi les personnes âgées souffrent-elles de solitude? Précisément parce que la solitude est à tous les points de vue un manque de relations, donc un manque de vie, un manque d'épanouissement, de ce qui demeure en nous.

Réussir l'âge d'or

Comment vivre le mieux possible les années qui nous restent à vivre? C'est un problème redoutable. Parce que vous pouvez vous laisser aller à un sentiment dépressif. Vous vous dites peut-être: il ne me reste plus qu'un an, ou six mois. A quoi bon entreprendre quoi que ce soit, puisque ça va être foutu. Il y a un moment d'abattement considérable. Je pense qu'il y a même des gens qui se suicident, de peur de mourir.

A titre personnel, je répondrais que je ne peux pas savoir combien de temps il me reste à vivre. Je ne veux pas le savoir. J'ai des projets de livres. Ce n'est pas la valeur de mes livres, je m'en fous, même s'ils n'en

« TOUT LE MONDE VA TRÈS VITE. ALORS, JE VAIS TRÈS LENTEMENT ! »

ont aucune. Mais je veux accomplir ce qui a été la tâche de toute ma vie. Ce n'est pas pour rien que je me suis mis à écrire, c'est pour des questions vitales. Je veux accomplir ma tâche jusqu'au moment où mes forces tomberont et au moment où je devrai lâcher prise. C'est vite dit. Comme tout le monde, je connais des moments d'abattement où je me dis: «Oh là là! c'est tout près de la fin!» Mais je ne veux pas me laisser aller à l'abattement. Je vais essayer d'accomplir une tâche et demeurer jusqu'au bout dans la voie que j'ai choisie durant toute ma vie.



J'écris huit à neuf heures par jour, mais ce n'est pas pour faire une œuvre, ça c'est des balivernes. Les livres deviennent poussière, comme les civilisations. Mais cela permet d'être en relation avec la vie et ce que j'appelle la source de la vie. La fameuse éternelle jeunesse.

Je ne suis pas nostalgique. J'ai vécu à Paris, j'ai vécu à Genève, en France, en Grèce et en Italie, donc j'ai plusieurs patries. Je ne me sens pas particulièrement Genevois, mais j'ai beaucoup aimé Genève parce que cette ville a compté pour moi. On me dit que j'ai quitté Genève. En réalité c'est plutôt

Genève qui m'a quitté, parce qu'elle change beaucoup. Je me retrouve très seul dans ce siècle, parce que je vais à contre-courant. Tout le monde va très vite, je vais très lentement. Tout le monde vocifère, je garde le silence. La télévision est la banalisation même, alors que je cherche à montrer que chaque parcelle de la vie est miraculeuse.

Je n'ai pas la nostalgie de Genève, parce qu'il y a deux villes. Il y a la ville que j'ai connue enfant et jeune homme, là où j'ai découvert les êtres, la vie, toute la richesse de la ville. C'est elle qui vit et que je porte en moi. Elle est intacte et toujours présen-

te. Par contre, la ville de pierre change. Il y a une magnifique parole de Baudelaire qui dit: «Une ville change hélas plus vite que le cœur des mortels.» Sur quoi il ajoute cette chose magnifique: «Mais rien dans ma mélancolie n'a bougé.»

Alors, je n'ai pas besoin de nostalgie, puisque cette ville est inscrite en moi. Je n'ai qu'à descendre en moi-même et je la retrouve. Parce que la mémoire la rend présente.

Recommencer sa vie

Et si je pouvais recommencer ma vie? Je ne me pose pas ce genre de question, jamais. Ce sont des hypothèses d'intellectuel qui sont sympathiques, mais stériles. Elles n'ont pas de fondement. Cela a été fait, cela a été vécu, comment pourrais-je corriger le vécu?

Si je pouvais revenir sur terre, je ne voudrais pas changer. Il y a une phrase de Baudelaire que j'aime beaucoup. «Je ne changerais pas un iota à mon style de vie.» Si j'avais le choix, je voudrais refaire exactement ce que j'ai fait. Avec toutes les turpitudes que j'ai pu commettre, avec quelquefois le tort que j'ai fait à certains et que je regrette. J'ai eu le bénéfice de trop de bonheur pour pouvoir demander autre chose. Je suis comblé, j'ai connu les joies les plus essen-



Photos Philippe Dutoit

tielles de la vie: la beauté du matin, l'amitié de quelques êtres, la conscience que les petites choses de la vie sont miraculeuses, un repas avec des amis, les vins, la couleur du ciel, tout. Que pourrais-je demander de plus?

J'ai pourtant un regret infantile, dont je ris moi-même. Malgré une certaine confiance, je me dis que peut-être je vais me trouver dans la béatitude et le paradis. Mais enfin, quand même, ça m'énerve de savoir que là-bas, je n'aurai pas mon pâté en croûte, je n'aurai pas le petit vin de Montrachet que j'aime, je ne retrouverai pas la lumière merveilleuse du matin, je ne serai pas assis à une terrasse de café à ne rien faire, à être là et à me dire que la vie est étonnante, à la fois merveilleuse et à la fois horrible pour certains. Il y a des moments où je me dis: ça me fait mal au cœur de quitter les merveilles de la vie.

Mais je me console en m'apercevant qu'aujourd'hui, j'ai plus de projets que de jours à vivre!

**Propos recueillis
par Jean-Robert Probst**

Chroniques de la Petite Fontaine

(Extraits.) Je me dis chaque fois, quand je me mets à écrire: prends garde à ne pas t'emballer. A ne pas te laisser aller en imagination ou dans l'exaltation, à de vastes développements, pareils à des collines se succédant à n'en plus finir dans une campagne, aux horizons illimités. Quelque chose comme les dunes d'un désert. Non. Procède plutôt par phrases courtes. Mais pleines, dans lesquelles tu sens que tu es entièrement présent. Comme si tu écrivais, non plus avec la tête seulement et ton corps, mais avec ta vie même. Car c'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui plus que jamais, où priment l'abstraction et les généralités le plus souvent creuses. Bref, la virtuosité intellectuelle. Car ce qui compte ici, pour moi, c'est une nouvelle phase de vie. Dont je n'ai pas à me demander si, oui ou non, c'est la dernière. Vaine question d'ailleurs. La seule qui importe étant que je vis à présent, après une existence passée en ville, dans un petit village, au nom éminemment symbolique: à savoir, le Mont.

Et qu'est-ce qui naturellement se passe avec un mont? Sinon qu'on s'y élève. Mais cette élévation, en l'occurrence, a ceci pour moi de particulier: que pour s'y élever ou, disons, pour gagner en hauteur, il me faut descendre en moi-même. Gagner donc en intériorité. Bref, une élévation qui est, en même temps, une descente. Or, il est bien évident, et donc nullement paradoxal, que cette élévation-descente, étant toute intérieure, relève de ce que j'ai considéré depuis longtemps comme une réalité essentielle: le régime du non espace-temps. Au-delà de toute logique, comme de toute contradiction. Cette élévation-descente effectivement, et contre toute apparence, n'en est pas une. Les deux termes de cette expression ne sont plus contradictoires. Dans le régime du non espace-temps, ils ne font plus qu'un. Comme la vie et la mort ou plutôt cet au-delà de la vie et la mort que, faute de mieux, on appelle «vraie vie». En un mot, les fondements. Il faudrait même dire – expérience faite – l'abîme des fondements.

Mais il y a quelque chose de plus symbolique encore ou, en tout cas, de tout autant dans le nom même de ce village où j'ai donc élu domicile et où j'ai le sentiment parfois que de tout temps il m'attendait (...)

Ici en effet, par moments, à travers la place déserte où se trouve la petite Fontaine, c'est, je peux le dire, l'univers entier qui est plus que présent pour moi. Ici, en outre, loin de tous, je me sens, non pas proche de tous, mais avec tous. Plus que jamais, ici donc, la fraternité obscure. Et rien de ce qui se passe dans le monde, en ses turbulences meurtrières, comme en ses promesses cachées ne m'est étranger. Ainsi mon petit village est-il au carrefour du temps et de l'éternité. Et là où la distance est à la fois proximité. Enfin j'ai le sentiment ici que c'est, loin des agitations, et dans de nouvelles catacombes que va se régénérer le monde. S'il doit se régénérer...

» A lire: *Chroniques de la Petite Fontaine*. La plupart des livres de Georges Haldas sont édités par L'Age d'homme.